nement quelques compensations à nos pertes ; je vais, en outre, m'efforcer d'exciter la charité des catholiques du Canada et peut-être de ceux des Etats-Unis, en notre faveur. Cette mission me pèse au-delà de ce que je pourrais dire ; j'ose vous demander de prier Dieu de la bénir et de me la faciliter.

« Je suis avec respect, mon très Révérend Père, votre fils respectueux et soumis,

« ✝ VITAL, O. M. I.
Evêque de Saint-Albert.

Ottawa, le 2 novembre 1885.



A L'ASSOMPTION.

Sous ce titre, le *Monde*, journal qui s'imprime à Montréal, publie dans son numéro du 18 décembre 1885 le récit d'une magnifique démonstration religieuse, organisée au collège de l'Assomption, en souvenir de nos deux chers martyrs du Nord-Ouest.

Nous laissons la parole au journaliste et à l'orateur :

La démonstration d'hier à l'Assomption sera à jamais mémorable, parce qu'elle a été un témoignage solennel donné à la foi et au martyre en Canada. Il était donné au collège de l'Assomption, cette maison bénie de Dieu, ce foyer des grandes vocations, qui a donné au pays tant d'hommes remarquables, de jeter les premières fleurs sur la tombe d'un de ses enfants désormais illustré dans l'histoire du Canada, le R. P. FAFARD, tombé sous un feu meurtrier au service de la religion, sur les bords du lac à la Grenouille, dans les prairies du Nord-Ouest.

Depuis déjà longtemps cette idée avait été émise, mais pour plusieurs raisons n'avait pu être réalisée. Définitivement fixée à hier, cette démonstration avait réuni un

nombre considérable de prêtres et de citoyens du district de Montréal.

Parmi les membres du clergé présents l'on remarquait: le R. P. ANTOINE, provincial des Oblats; le R. P. LACOMBE, vicaire général de Sa Grandeur Mgr GRANDIN, évêque de Saint-Albert ; les RR. PP. LEFEBVRE, POITRAS, LACASSE et JODOIN ; MM. les abbés Vaillant, Bédard, Thivierge, M. M. Caisse, C. Caisse, Dozois, Lesage, Corbeli, Arnault, Laporte, Dupont, Prud'homme, Larose, Huet, Provost, Morin, Parizeau, Meunier, Moreau, Dupuis, Hétu, Huot, Lamontagne, Brien, Baillargé, Coutu, Lavallée, M. le curé Dorval, M. l'abbé Archambault, professeur de philosophie au collège de l'Assomption, et nombre d'autres.

Plusieurs citoyens importants, entre autres l'honorable M. Archambault, M. Hurteau, M. P., le docteur Fafard, de Montréal, frère d'une des victimes immolées au ressentiment des sauvages, étaient aussi là, l'Eglise et l'Etat étant ainsi représentés pour payer un dernier tribut aux victimes du devoir. Mgr GRANDIN, le vénérable évêque de Saint-Albert, qui devait rehausser la démonstration de sa présence, était retenu à Montréal par une assez grave maladie.

Sa Grandeur, Mgr FABRE, qui avait eu la bienveillance d'accepter l'invitation au service, officia, assisté du R. P. LACOMBE, et de MM. les abbés Gignère et Ecrément comme diacre et sous-diacre d'honneur. Les fonctions de diacre et sous-diacre d'office étaient remplies par MM. les abbés Viger et Bérard.

Ces quatre derniers étaient des confrères de classe du R. P. FAFARD. L'église de l'Assomption offrait un intérieur triste et sombre, d'ailleurs parfaitement adapté à la circonstance. De larges draperies noires étaient tendues çà et là, retombant de la voûte au-dessus du chœur et de la nef pour s'arrêter aux colonnes latérales.

Au centre de la nef s'élevait un superbe catafalque entouré d'un quadruple rang de lumières. Le chœur des élèves, sous la direction de M. l'abbé de La Durantaye, exécuta avec beaucoup de précision et d'effet la messe de *Requiem* harmonisée.

M. l'abbé Bédard, ancien curé de l'Epiphanie, mêla sa voix forte et puissante à celle des élèves.

M. l'abbé Caisse, curé de Saint-Sulpice, prononça l'oraison funèbre suivante.

C'est un véritable morceau d'éloquence sacrée, un chef-d'œuvre de littérature. M. l'abbé Caisse s'est acquis hier une position enviable auprès des orateurs sacrés le plus en vue du Canada français. Que nos lecteurs en jugent.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.

Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.

(Saint Mathieu, IV, XIX.)

« MONSEIGNEUR, MES FRÈRES,

« Nous sommes réunis dans cette enceinte sacrée pour rendre nos devoirs de vénération et de piété chrétienne au R. P. Adélard FAFARD, ancien élève du collège de l'Assomption, O. M. I., missionnaire dans le Nord-Ouest, tombé sous une balle meurtrière dans l'exercice même de son auguste ministère de paix et de charité.

« Une voix plus autorisée que la mienne aurait dû se faire entendre, dans cette solennelle circonstance. C'est l'illustre et pieux évêque de notre bien-aimé martyr qui devrait en ce moment vous ouvrir les trésors de son beau et noble cœur. Oh ! comme sa parole, onctueuse et grave tout à la fois, s'harmoniserait bien avec les sentiments que fait naître cette imposante démonstration ! Comme elle trouverait vite le chemin de tous les cœurs !

« Mais, puisqu'une trop bienveillante invitation a voulu qu'il en fût autrement, j'accepte volontiers la partie qui m'a été confiée, et sans plus de préambule j'entre de suite en matière. Je parlerai du missionnaire et de ses grandes œuvres; grandes œuvres de sa vocation, de sa formation, de son action et de son dévouement dans le monde, dans la société et dans l'Eglise; autant de nobles et saintes choses que nous verrons se réaliser dans le missionnaire modèle dont nous rappelons aujourd'hui la mémoire.

« Monseigneur, votre présence au milieu de nous, tout en rehaussant l'éclat de cette démonstration, est une nouvelle preuve ajoutée à beaucoup d'autres de l'intérêt tout particulier que vous portez au collège de l'Assomption, à la vénérable congrégation des Oblats de Marie Immaculée et aux intéressantes missions du Nord-Ouest. Pour ce nouvel acte de bonté de votre cœur paternel, soyez béni de vos enfants, soyez béni de Dieu.

I

« Le missionnaire a une vocation toute spéciale : une mission élevée, son nom le dit assez clairement. Or toute mission, dit un illustre théologien, suppose deux termes, celui qui envoie et celui qui est envoyé. Celui qui envoie, c'est Dieu, maître souverain de son choix; celui qui est envoyé, c'est l'homme, lui aussi maître souverain de son choix, parfaitement libre de correspondre à la vocation qui lui est montrée comme la sienne. Celui qui envoie, c'est Dieu, l'auteur de toute vérité, qui veut se communiquer à l'intelligence humaine, dans la mesure qu'elle peut le concevoir ici-bas; qui veut élever à une hauteur incommensurable cette même intelligence, en lui proposant de croire des vérités dont elle ne voit pas les rapports immédiats les unes avec les autres, mais entre

lesquelles elle ne découvre néanmoins aucune contradiction ; Dieu qui veut préparer par là, peu à peu, comme un bon et tendre père, l'âme de sa créature aux ineffables jouissances de sa claire vision dans les cieux : car là, dans les éternels rayonnements de la lumière incréée, nous contemplerons la lumière même et nous nous jouerons dans ses insondables profondeurs comme l'oiseau rapide se baigne et se joue dans l'azur du firmament. *In lumine tuo videbimus lumen.*

« Celui qui est envoyé, c'est l'homme choisi de toute éternité, préparé sous l'action du Saint-Esprit à devenir l'intrépide messager de Dieu auprès des hommes... O missionnaire ! O héraut de la vérité ! O homme de Dieu, *homo Dei*, que tu es grand dans ta vocation ! Oui, c'est Dieu lui-même qui te l'a donnée. *Ego elegi vos, et posui vos ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat*, c'est moi qui vous ai choisis, qui vous ai établis pour que vous alliez par le monde, que vous portiez des fruits de sanctification et de vérité. Je veux que ces fruits demeurent, après votre mort, comme un monument de votre zèle et de votre fidélité à suivre la voie que je vous ai montrée. J'ai dit à votre cœur d'enfant, et plus tard à votre cœur d'adolescent : Suivez-moi, et je ferai de vous un pêcheur d'hommes. Aussitôt vous avez refoulé généreusement les bouillantes aspirations et les folles ambitions d'un cœur de vingt ans, et tombant éperdu sous ma main puissante, vous avez dit : *Ecce ego, mitte me.* Me voici, Seigneur, envoyez-moi. Eh bien ! que ton cœur soit fortifié ; que tes lèvres soient purifiées, prêche mon Evangile ; voici ta vocation, elle est divine, voici ton parchemin, il vient du ciel. *Ecce ego mitto vos.* C'est moi qui t'envoie.

« Sans doute, cette royale et divine vocation, le missionnaire la partage d'une manière générale avec tous ceux

qui étant appelés de Dieu, viennent prendre rang dans le sacerdoce catholique. Mais, pour être commune à tous les membres de ce corps d'élite, elle n'en est ni moins belle ni moins noble ; car les dons de Dieu ne s'amoindrissent ni ne s'avilissent pour être répartis entre ses créatures, quelque nombreuses qu'elles soient. Au reste, à la vocation sacerdotale, le missionnaire ajoute, règle générale, la note glorieuse qu'impriment les vœux de religion, car ordinairement et dans les desseins de la Providence il est du nombre de ces hommes généreux à qui le Seigneur a dit : « Si vous voulez être parfaits, ven« dez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, prenez « votre croix, venez et suivez-moi. » Telle est l'origine de la vocation du missionnaire, telle fut, il n'y a pas à en douter, la vocation de l'héroïque P. Fafard.

« Oui, Dieu s'était choisi ce cœur d'élite. Il l'avait prévenu, dès l'aurore matinale, de grâces et de bénédictions. Il a placé son berceau dans une de nos paisibles campagnes où la piété se respire à pleins poumons comme l'air frais et parfumé qui nous embaume de toutes parts. Il était fils de cultivateurs, cette belle classe de notre société aux mœurs simples et pures, à l'intelligence vive et forte, à la foi ardente, au cœur ouvert à toute louable aspiration. Ses parents avaient rêvé depuis longtemps de voir un de leurs fils à l'autel, ils ignoraient alors que Dieu voulait en faire plus qu'un prêtre ordinaire. Mais, eussent-ils vu par avance les secrets desseins du ciel sur le fruit béni de leur amour conjugal ; eussent-ils connu par avance la mort tragique de leur enfant bien-aimé, que le père, nouvel Abraham, l'aurait sacrifié, en le bénissant une dernière fois, et que l'héroïque mère n'aurait pas hésité, un instant, à dire dans la vivacité de sa foi : « Mon Dieu, prenez ma vie et sauvez mon enfant. Pour« tant si c'est votre volonté, prenez mon fils et laissez-moi

« la vie pour vous aimer et vous bénir encore dans mon « immense douleur. »

« Formé de bonne heure à la vertu, portant dans son cœur la sainte vocation du missionnaire, avant d'en connaître les grandeurs et les beautés, le jeune Adélard croissait en âge, et la grâce n'était pas inactive en lui. Le jour approchait où il devait correspondre plus directement aux desseins de Dieu ; et s'il a reçu du ciel sa vocation qui l'élève au-dessus de ses frères, il n'est ni moins privilégié ni moins grand dans la transformation qu'il subit, pour devenir un vase d'élection digne de porter le nom adorable de Jésus aux peuples qui ne le connaissent pas.

II

« A l'adolescent qu'il aime entre tous et dont il veut faire l'*homme de sa droite*, Dieu donne avec surabondance tous les moyens de correspondre à sa vocation. Or ces moyens se trouvent, règle générale, dans l'éducation de la famille, dans celle du collège et dans le séminaire ou le noviciat. C'est par cette triple formation que doit passer le jeune homme, avant de devenir l'ambassadeur du ciel auprès des peuples assis dans les ténèbres et les ombres de la mort.

« Dieu qui veut la propagation et la conservation du genre humain a communiqué aux époux quelque chose de son ineffable paternité. Sur le front du père et de la mère il a placé l'auréole d'une céleste autorité et il a versé dans leur cœur un amour qui, par sa nature même, tend à se communiquer aux enfants. Or c'est l'exercice religieux de cette double prérogative qui donne le fond et la forme de l'éducation de la famille. L'autorité qui s'impose avec fermeté à la volonté de l'enfant rebelle ou insoumis ; l'amour qui tempère et adoucit ce que l'au-

torité pourrait avoir de trop rude ; l'amour qui s'empare avec suavité de l'intelligence et du cœur de l'enfant, qui aime parce qu'il s'éprend et se sent aimé. C'est dire assez, à l'encontre des pernicieuses théories de nos jours, que l'éducation de l'enfant appartient de droit naturel non à l'Etat, mais aux parents : éducation qu'ils doivent donner conformément aux principes de la loi naturelle, s'ils sont infidèles, et suivant ces mêmes principes et les enseignements de l'Eglise, s'ils sont baptisés. Car par le saint Baptême les parents sont devenus sujets de l'Eglise et soumis à sa doctrine, non seulement dans leur vie privée, mais aussi dans leur vie publique ; et c'est leur premier devoir de faire de leurs enfants de bons citoyens et avant tout de bons chrétiens. Au reste dans une société chrétienne, c'est un leurre et un contresens que de prétendre demeurer bon citoyen tout en laissant de côté ses devoirs de chrétien, comme s'il y avait dans l'âme humaine une double conscience, l'une pour les actes de la vie privée et l'autre pour ceux de la vie publique. En bénissant votre alliance, en vous faisant revivre dans les enfants qu'il vous donne, Dieu vous dit comme autrefois à la fille de Pharaon : « Reçois cet enfant et nourris-le « pour moi, et je te donnerai moi-même ta récompense. » Or l'Eglise catholique seule vous enseignera les principes qui doivent vous guider dans l'éducation de vos enfants.

« Le jeune enfant qui sera plus tard le grand missionnaire du Nord-Ouest, a reçu cette bonne et forte éducation domestique dont nous parlons. Il a sucé, pour ainsi dire, avec le lait, les principes de droiture, d'énergie et de piété solide qui le disposaient si bien aux grandes choses que Dieu voulait de lui, sous la sage direction d'un père chrétien ; au souffle de l'amour du cœur maternel, il a vu sa jeune intelligence s'épanouir à la vérité

et son âme se dilater aux douces émotions de la vertu. Aussi, lorsque dans les desseins de Dieu, ses parents dévoués se décidèrent à lui donner l'éducation collégiale, il était prêt à la recevoir, morale et intellectuelle, solide et pieuse, telle qu'elle se donne, sous la direction immédiate de la religion, dans les établissements bénits à cette fin par l'Eglise.

« Le collège reçoit l'enfant des mains du père et de la mère ; il continue leur œuvre, il la développe et la perfectionne suivant de sages et antiques méthodes approuvées par l'Eglise et à l'encontre desquelles la pédagogie du jour ne peut faire rien de sérieux ni de durable avec ses grands mots de progrès et d'instruction pratique. A la base de l'éducation classique se trouve l'étude des langues anciennes, et la philosophie morale et intellectuelle en est le couronnement nécessaire.

« Si vous voulez former des hommes sérieux, il faut nourrir leur cœur et leur intelligence du pain de ces fortes études ; elles sont absolument nécessaires ; les autres connaissances, bien que très utiles, nécessaires même dans certains cas, ne viennent cependant qu'au second plan dans la thèse générale de l'éducation classique. Or, telle fut la large et forte éducation que reçut le Père Fafard.

« S'échappant des Laurentides, la rivière l'Assomption, après avoir arrosé un des plus riches plateaux du pays, arrive à la petite ville de ce nom, qu'elle entoure aux trois quarts. A une extrémité de la ville, sur un terrain que la noble rivière baigne et fertilise de ses eaux, s'élève un édifice aux formes austères et aux larges dimensions. A demi caché dans les grands arbres qui l'ombragent, couronné par la croix, il ouvre chaque année ses portes à la jeunesse studieuse, qui vient lui demander le pain de l'intelligence et de la vertu. Cet édifice,

c'est le collège de l'Assomption, maison aimée et bénie de tous ceux qui la connaissent, mais tout particulièrement de ses nombreux enfants ; maison bénie par la société et par l'Eglise, par l'Eglise surtout, à qui elle a donné le glorieux martyr dont nous rappelons le souvenir.

« En 1864, il arrivait ici, jeune enfant, pour commencer son cours classique. Plein de courage, ami du travail, joyeux compagnon, comme se le rappellent ses confrères, cœur noble et droit, volonté énergique dont la raideur était heureusement tempérée par la foi, mémoire heureuse et tenace, intelligence vive et sûre, jugement solide qui l'emportait de beaucoup sur l'imagination, piété aux allures franches et loyales, il avait tout ce qu'il faut pour être un excellent élève et parcourir avec succès toutes les phases d'un cours classique. Les études sérieuses lui plaisaient avant tout. Il avait une amitié particulière pour la belle langue latine. Le thème était pour lui un repos, et le vers latin son devoir favori. Les mathématiques, avec leurs conclusions inexorables, allaient bien à son intelligence qui demandait raison de tout ; et son jugement naturellement si solide se réjouissait et se fortifiait dans les méthodes de l'analyse et de la synthèse, et dans l'exposé des grands principes de la métaphysique et de la morale. Il aimait l'étude ; mais, ce qui vaut mieux, il étudiait par devoir. L'esprit de piété le guidait en tout. Chaque jour il prolongeait ses visites aux pieds du Saint Sacrement. Régulier à se confesser, il s'approchait chaque semaine de la Table sainte avec une piété toujours nouvelle. Enfant dévoué de Marie, il aimait à chanter à sa gloire, et jamais sa voix ne vibrait plus pure et plus suave que lorsqu'il entonnait un pieux cantique en l'honneur de sa Mère bien-aimée.

« Elu préfet de la congrégation de la sainte Vierge, il sut

remplir, à la satisfaction de ses supérieurs et de ses confrères, les devoirs de cette charge si importante qu'il avait méritée pour l'excellence de sa conduite. Inutile d'ajouter que s'il sut faire honneur à ses professeurs, par son application consciencieuse, il avança rapidement dans la pratique de la vertu solide ; ne faisant rien d'extraordinaire, mais, règle générale, faisant bien tout ce qu'il faisait, ce qui est le propre du bon écolier.

« Vous me pardonnerez, mes frères, ces détails intimes; ils ne vous auront pas ennuyés, je l'espère, et ils pourront être très utiles à la jeunesse studieuse qui m'écoute.

« A la fin de son cours d'étude il ne lui fut pas difficile de fixer son choix. Dieu l'appelait à lui dans l'austérité et le renoncement de la vie religieuse. Plus courageux que le jeune homme de l'Evangile, il ne s'éloigna pas du maître la tristesse au cœur. Oh ! non, il eut bien vite déterminé sa volonté, et disant adieu à tout ce qu'il avait de cher, il alla frapper au noviciat des Pères Oblats, à Lachine Il voulait devenir missionnaire et appartenir à la grande et noble famille de Mgr de MAZENOD, si heureusement implantée parmi nous par Mgr BOURGET, de sainte mémoire. Il voulait se consacrer à la conversion des pauvres Indiens dans les vastes prairies du Nord-Ouest, prenant pour supérieur et pour modèle des apôtres, comme les évêques TACHÉ et GRANDIN et le vénéré Père LACOMBE, pour ne nommer que ceux-là.

« Le noviciat se fit dans ce but ; il en subit toutes les épreuves avec un courage égal à sa foi ardente et à sa tendre piété. Au jour même de sa profession, il se consacra avec bonheur, sous la tutelle de Marie, au service de Dieu. Comme le prophète il sentit que la main du Seigneur s'était posée sur lui. Le cœur haut, l'œil serein, il dit à Dieu dans toute l'extension de son amour : *Tuus sum ego*, je suis vôtre : *mitte me*, envoyez-moi.

« Sa bonne volonté fut acceptée ; la moisson était abondante, les ouvriers bien rares, il partit, il était apôtre. Quelle transformation dans ce jeune homme de vingt-six ans ! Qu'il est grand le missionnaire ainsi façonné sous la bénigne influence du Saint-Esprit ! Qu'ils sont beaux ses pieds quand il va annoncer l'Evangile de la paix, quand il va exercer son action toute-puissante sur le monde et dans l'Eglise !

III

« L'action du missionnaire est celle de Notre-Seigneur « lui-même. « Suivez-moi et je vous ferai devenir des « pêcheurs d'hommes... Toute puissance m'a été donnée « au Ciel et sur la terre ; allez donc enseigner toutes les « nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du « Saint-Esprit ; leur apprenant à observer tout ce que je « vous ai enseigné et voici que je suis avec vous jusqu'à « la consommation des siècles. »

« Comme Jésus-Christ a sauvé le monde de la fange du paganisme, comme il l'a renouvelé, en lui prêchant toute vérité dans l'ordre social et dans l'ordre religieux, de même le missionnaire sauve les peuples qu'il évangélise en leur prêchant la doctrine de Notre-Seigneur. S'il les prépare avant tout pour le royaume des cieux, il ne néglige pas les intérêts bien entendus de la terre. Les souvenirs enchantés des missionnaires du Paraguay diront à tous les siècles (ce que peut faire, sous le rapport matériel, le zèle des envoyés de Dieu, s'il n'est pas paralysé par un pouvoir jaloux des irréligieux. Au reste, cette action civilisatrice découle naturellement des grands principes de justice, d'ordre et d'obéissance, que prêche le missionnaire à ses néophytes ; principes que doit accepter toute société, si elle veut vivre. Ah ! de nos jours, on fait fi de ces divins enseignements, que ne cesse

de rappeler la voix infaillible des successeurs de Pierre. Aussi qu'est devenu le monde actuel ? Suivant l'énergique expression des Livres saints, il est comme un homme pris d'ivresse qui chancelle sur ses bases et que le moindre choc peut faire tomber. Les gouvernements, quels qu'ils soient, n'ont qu'un moyen d'échapper au cataclysme, c'est de revenir franchement aux grands principes chrétiens dont l'Eglise est la fidèle dépositaire ; à ces grands principes sociaux, résumés dans l'immortel *Syllabus* de Pie IX et que vient de confirmer Léon XIII dans son admirable Encyclique *Immortale Dei.* Donnez-moi, si vous le pouvez, une autre doctrine qui retienne le monde sur le penchant de l'abîme ?

« Mais toutes ces vérités se trouvent, sinon sous l'écorce de la lettre, du moins dans l'esprit de l'Evangile ; et il se fait ainsi que le missionnaire enseigne à ses néophytes toute vérité, et il se fait que l'humble religieux oublié au milieu de ses sauvages exerce dans le monde social une action plus salutaire que tous les habiles politiques avec leurs combinaisons, et il se fait qu'avec l'Evangile dans le cœur et son crucifix à la main il exerce sur les populations qui l'écoutent une influence inexplicable au point de vue humain. Ses travaux, ses sueurs, ses larmes, ses prières, sa mort et parfois son sang sont, pour la grande cause qu'il prêche, le gage assuré du triomphe.

« Tel a été le P. FAFARD dans sa vie de missionnaire. Il n'entre pas dans nos desseins de vous donner des détails, vous les entendrez cet après-midi ; je me hâte d'arriver à sa mort héroïque, que l'on peut appeler la mort du martyr, au moins dans le sens large du mot.

« Vous connaissez tous les tristes événements du Nord-Ouest ; ce n'est ici ni le temps, ni le lieu d'en apprécier la cause non plus que les effets lamentables. Placé sur le théâtre des troubles le P. FAFARD prêcha la soumission

au gouvernement établi et reconnu, comme c'était son devoir de le faire, il fit tout son possible pour empêcher ses néophytes de prendre part au mouvement. Il excita par là, au suprême degré, la haine des sauvages contre lui et cette haine éclata bientôt : le Jeudi saint, le jour de l'agonie du Maître, la veille de l'anniversaire de la grande immolation, après avoir lu l'incomparable récit de la cène, après avoir fortifié son cœur sacerdotal sur le cœur aimant de Jésus, il tomba victime de son amour pour son devoir. Une balle meurtrière le frappa pendant qu'il donnait la sainte absolution à un pauvre blessé ; près de lui succombait le P. MARCHAND, un autre héros, un autre martyr.

« N'est-ce pas là la mort d'un confesseur de la foi ? Sans doute, nous ne devons pas devancer le jugement de la Sainte Eglise, mais il nous est bien permis de dire que les temps héroïques des Brebeuf et des Lallemand sont revenus pour nous. Il est tombé comme eux en pardonnant à ses ennemis. Il est tombé dans l'exercice même d'une des plus douces prérogatives du prêtre, celle de pardonner.

« Et vous, ses parents chéris, vous n'étiez pas là pour recevoir son dernier soupir, pour essuyer le sang qui s'échappait de ses plaies. Vous, sa mère bien-aimée, vous n'étiez pas là, pour déposer sur son front le dernier baiser de votre amour, le baiser de l'adieu suprême.

« Toutefois, détail bien touchant, Dieu a permis que vous fussiez remplacée, au moins en quelque chose. Voici qu'une pauvre Indienne vient laver ces corps vénérés et bien-aimés. Comme les saintes femmes de l'Evangile, elle n'a ni les riches parfums, ni l'onguent précieux pour embaumer la dépouille mortelle de nos Pères : elle n'a que les larmes de ses yeux, le courage de sa foi et la tristesse de son cœur ; mais elle donne tout ce qu'elle a,

et comme Madeleine et Véronique elle accomplit un acte qui ne sera jamais oublié.

« Maintenant, ils reposent dans la paix des élus ; il n'y a aucun doute qu'il ne soit grand dans le royaume des cieux, lui qui a pratiqué et qui a enseigné : *qui fecerit et docuerit hic magnus vocabitur in regno cœlorum*. Il n'y a aucun doute qu'il ne soit bienheureux lui qui a lavé sa robe dans le sang de l'Agneau sans tache : *Beati, qui lavant stolas suas in sanguine Agni.* Ainsi, à la fin de cette imposante démonstration, nos cœurs ne savent pas trop s'ils doivent, suivant l'expression d'un grand publiciste : Pleurer le *libera* ou chanter le *Te Deum.*

« Quoi qu'il en soit, autour de ce mausolée funèbre, nous donnerons un libre cours à tous nos sentiments. Vous, messieurs les élèves du collège de l'Assomption, vous demanderai-je de suivre courageusement la vocation à laquelle le ciel vous appelle ?

« Vous prierez le Seigneur Jésus de se choisir parmi vous un autre P. FAFARD, pour continuer son œuvre là-bas et consoler le cœur du grand évêque missionnaire.

« Vous tous, mes frères, vous demanderai-je d'être fidèles à Dieu jusqu'à la mort ? »



CANADA

DISCOURS

PRONONCÉ PAR Mgr TACHÉ A LA CATHÉDRALE DE MONTRÉAL LE SAMEDI 13 JUIN, LORS DES OBSÈQUES DE Mgr BOURGET

Nous empruntons ce discours à *la Semaine religieuse* de Montréal, n° du 27 juin 1885. C'est, nous écrit-on, la reproduction la plus autorisée : Mgr TACHÉ n'avait, en effet, rien écrit. Nous trouverons dans cet éloge funèbre une page de l'histoire du Canada, qui ne doit